



Interférences littéraires Littéraire interferenties

Multilingual e-Journal for Literary Studies

<http://www.interferenceslitteraires.be>

ISSN : 2031-2790

**Maxime THIRY, Lena CRUCITTI, Besa HASHANI
& Matthieu SERGIER**

Introduction.

Unlimited? Enjeux et défis méthodologiques
posés par l'analyse en littérature.
La littérature face aux textes.

Pour citer cet article :

Maxime THIRY, Lena CRUCITTI, Besa HASHANI, Matthieu SERGIER « Introduction. *Unlimited?* Enjeux et défis méthodologiques posés par l'analyse en littérature. La littérature face aux textes », *Interférences littéraires / Littéraire interferenties*, n° 28, « *Unlimited?* Enjeux et défis méthodologiques posés par l'analyse en littérature. », s. dir. Maxime THIRY, Lena CRUCITTI, Besa HASHANI, Matthieu SERGIER, juillet 2023, 1-11.



Interférences littéraires Literaire interferenties

Multilingual e-Journal for Literary Studies

CHIEF EDITORS

Liesbeth FRANÇOIS (University of Cambridge – KU Leuven)
Anke GILLEIR (KU Leuven)

EDITORIAL BOARD

Ben DE BRUYN (UCL)
Lieven D'HULST (KU Leuven – Kortrijk)
Raphaël INGELBIEN (KU Leuven)
Valérie LEYH (Université de Namur)
Katrien LIEVOIS (Universiteit Antwerpen)
David MARTENS (KU Leuven)

Chiara NANNICINI (Facultés Universitaires Saint-Louis)
Hubert ROLAND (FNRS - UCL)
Matthieu SERGIER (Facultés Universitaires Saint-Louis)
Beatrijs VANACKER (KU Leuven)
Lieke VAN DEINSEN (KU Leuven)

EDITORIAL ASSISTANTS

Amélie JAQUES (KU Leuven - FWO)
Carolin LOYENS (KU Leuven - FWO)

SCIENTIFIC COMMITTEE

Sascha BRU (KU Leuven)
Geneviève FABRY (UCL)
Agnès GUIDERDONI (FNRS - UCL)
Nadia LIE (KU Leuven)
Michel LISSE (FNRS - UCL)
Reine MEYLAERTS (KU Leuven)
Stéphanie VANASTEN (FNRS – UCL)
Ingo BERENSMEYER (LMU München)
Lars BERNAERTS (Universiteit Gent & Vrije Universiteit Brussel)
Faith BINCKES (Worcester College, Oxford)

Franca BRUERA (Università di Torino)
Christian CHELEBOURG (Université de Nancy II)
Edoardo COSTADURA (Friedrich-Schiller-Universität -Jena)
Nicola CREIGHTON (Queen's University Belfast)
César DOMINGUEZ (Universidad de Santiago de Compostella & King's College)
Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Grenoble)
François LECERCLE (Paris IV - Sorbonne)
Isabelle MEURET (Université Libre de Bruxelles)
Christina MORIN (University of Limerick)
Andréa OBERHUBER (Université de Montréal)

INTRODUCTION.

LA LITTÉRATURE FACE AUX TEXTES

« Une fois à proximité d'une frontière, impossible de ne pas s'investir, de ne pas aspirer à exorciser ou à transgresser ceci ou cela. Du fait de sa seule présence, la frontière est une invitation. Viens, murmure-t-elle, franchis cette ligne. Chiche ? »

Kassabova, Kapka. *Lisière. Voyage aux confins de l'Europe*. Traduit de l'anglais par Morgane Saysana, Marchialy, 2020, p. 16.

Quoique les deux notions ne se recouvrent pas totalement, notre réflexion prend la liberté d'adopter la définition que Youri Lotman livre de la frontière, comme point de départ de l'exploration de celle de limite. Toutes deux seraient ainsi à lire comme « un lieu de dialogue incessant »¹, un espace où l'Un et l'Autre se rencontrent et se définissent réciproquement. Plus récemment et selon une option mêlant aux réflexions philosophiques une série d'observations empiriques qui inscrivent la limite au centre d'enjeux contemporains, Monique Atlan et Roger-Pol Droit publient l'essai *Le Sens des limites* (2021)², qui propose d'envisager la notion à la fois historiquement et conceptuellement. La journaliste et le philosophe français posent le diagnostic d'une crise des limites, qui vire à l'impasse et à l'aporie tant la surenchère semble dominer le débat : aux tentations toujours plus radicales d'effacer les limites répondent celles, tout aussi radicales, de les durcir, que cela se joue sur le plan sexuel, identitaire, spéciste, écologique, national ou économique, etc. : « Quand *Homo illimitatus* vise une fusion avec le grand Tout du toujours plus [et, ce faisant « annule l'idée de l'autre »], *Homo limitans* vise la séparation, l'enfermement, le Rien du toujours moins [et, ce faisant, « exclut » l'idée de l'autre] » (65). Car c'est bien de cela qu'il s'agit : aux limites de l'altérité correspondent celles de l'identité. C'est-à-dire que lorsque la limite est envisagée dans son abstraction, comme une idée davantage que comme un phénomène empirique, elle opère en outil qui autorise la définition de l'autre et, par conséquent, de soi. Elle œuvre alors moins comme une ligne (abstraite ou concrète) de (dé)partage que comme un espace à part entière, une zone de rencontre et d'expérimentation ; elle constitue un « opérateur de pensée » (184), une « zone de négociation » (212), un « espace en travail, une surface, une interface qui organise les relations d'échanges, en les filtrant » (197).

En l'occurrence, le principe du filtre est de retenir de nombreux éléments pour ne laisser passer que ceux considérés comme utiles, nécessaires ou tout simplement souhaitables. C'est donc bien dans cette optique que la présente publication choisit

¹ Lotman, Youri. *La Sémiosphère*. Presses Universitaires de Limoges, 1999, p. 38. ² Atlan, Monique et Roger-Pol Droit. *Le Sens des limites*. Éditions de l'Observatoire, 2021.

de considérer la limite, en la situant comme cet espace d'expérimentation au sein duquel la pensée est mise en jeu. Il en va de même de la créativité, celle des chercheurs et chercheuses aux prises avec des objets de recherche singuliers... car les limites, et c'est notre conviction, « stimulent » (94).

Une « expérience des limites »

Empruntant la formule à Philippe Sollers, nous proposons d'envisager la littérature, ses gestes et ses objets à la fois comme une « expérience des limites »³, menée aussi bien par l'écrivain au moment de la création que par le lecteur lorsqu'il se confronte aux textes. À la fois témoin et actrice de son temps, la littérature reflète, cartographie et radiographie ce qu'elle observe. Plus encore, elle est à considérer comme partie intégrante des discours de son temps, à même de réfléchir aux interrogations qui y ont cours (allant du politique au technologique, en passant par le culturel), et de réinvestir des réalités qui lui sont antérieures, qu'elles soient historiques ou patrimoniales, puis de les réexaminer à l'aune de coordonnées contemporaines. Cela passe entre autres par une thématisation des multiples achoppements auxquels se heurte la réalité dès lors que des limites sont redessinées, franchies, dépassées... Prenons pour exemple la fiction spéculative et plus spécifiquement les romans qui traitent de la figure du posthumain -, qui fleurissent depuis plusieurs décennies et qui constituent désormais un laboratoire dans lequel se jouent la constante négociation des limites de l'humain et du non-humain, mais aussi la complexe articulation entre dystopie et utopie. Bien que cet aspect thématique ne soit évidemment pas à négliger, il importe également de se pencher sur la façon dont l'expérience des limites pousse l'objet littéraire, le plus souvent textuel, dans ses retranchements et le force à investiguer des nouvelles formes d'expression, que cela passe par l'expérimentation formelle ou par le décloisonnement et le dépassement de modèles jugés surannés ou, à tout le moins, inaptes à rendre compte des réalités qu'ils prétendent prendre en charge.

En ce sens, les limites stimulent effectivement la littérature dans sa façon de se penser, de s'écrire... mais aussi de s'analyser. Car parler de « littérature » en contexte académique, de façon à se faire comprendre par ses pairs, suppose en effet de s'accorder sur une idée plus ou moins fixe, plus ou moins identifiée, plus ou moins *délimitée* de sur quoi porte l'analyse. Or, si d'une part les textes, dans leur diversité et dans leur capacité à se réinventer, parviennent à étendre leur champ d'action en termes de représentation, de figuration et d'interrogation du réel, d'autre part ces mêmes textes sont susceptibles de s'exporter vers d'autres terres que celles du langage écrit, d'autres médiums et voies d'expression qui forcent inévitablement qui s'y intéresse à repenser le cadre qui lui permet de circonscrire l'objet littéraire. En effet, parler de « littérature » confine l'objet des études littéraires dans une abstraction qui sied bien à la discussion conceptuelle mais qui menace d'évacuer la diversité des propositions poussant le chercheur et, à fortiori, le lecteur à renégocier le champ d'application de ce concept et, par extension, les manières de l'approcher. Qui étudie la littérature l'étudie toujours à partir de cas, de textes et d'œuvres qui

³ Sollers, Philippe. *L'Écriture et l'Expérience des limites*. Éditions du Seuil, 1968.

supposent, le plus souvent implicitement, d'au moins évaluer en quoi ils relèvent de la littérature et à quel point les méthodes qui permettent de l'approcher seront adéquates et efficaces.

Pour paraphraser Bertrand Gervais⁴, lire un texte littéraire relève d'une activité pouvant obéir à deux régies principales, la première étant guidée par une économie de la progression, que régule la volonté voire le besoin de connaître l'aboutissement de l'œuvre fictionnelle, le dénouement de sa « tension narrative ». La seconde par une économie de la compréhension, désireuse de saisir selon quelles modalités, dispositifs et stratégies (narratives, poétiques, discursives, lectorielles) le texte parvient à signifier. Qualifiée de « lecture littéraire » (par Gervais, mais également par les didacticiens, en la personne de Jean-Louis Dufays⁵ notamment), cette régie est bien celle qui nous occupera dans ce numéro, qui propose de l'envisager à l'aune des questions méthodologiques qu'elle soulève, surtout lorsque la singularité des textes bouleverse, même légèrement, les définitions tenues pour acquises de ce qui relève de la littérature ou, plus spécifiquement, du littéraire (comme registre ou phénomène se livrant à l'analyse), qu'il se déploie sur la page – comme le sous-entendent les deux régies susmentionnées – ou sur une diversité voire une pluralité de supports qui la sortent du livre.

Tenues pour acquises... Outre le poids d'un héritage académique de théories et d'habitus ayant trait aussi bien à la conceptualisation qu'à l'analyse littéraire, cette acquisition de principe qui autorise à ne pas systématiquement remettre en question ses préconceptions dès qu'elles se confrontent à un nouveau texte touche aussi à la part de subjectivité à laquelle est soumise toute lecture. Si cette subjectivité peut être toute personnelle, il semble opportun d'également la rattacher à ce qu'un lecteur aura acquis en termes de compétences analytiques et de connaissances aussi bien théoriques que méthodologiques, lesquelles orientent inévitablement sa lecture vers tel ou tel texte, puis vers tel ou tel aspect du texte.

Remettre la singularité des œuvres au centre de l'attention et faire de « la littérature » moins une donnée de départ qu'une réflexion de fond, sur laquelle débouchent des analyses de cas particuliers, de cas limites : tel est le parti-pris de ce dossier thématique ou, plus précisément, méthodologique. À cet égard, les différentes contributions se sont donné l'objectif de tirer des conclusions non pas tant des résultats des analyses menées, mais du processus analytique *per se*, et des résistances que les textes et/ou objets à rapprocher de la sphère littéraire opposent aux méthodes d'analyse, les forçant à être renégociées, au même titre – parfois – que ce qu'englobe cette sphère. Il ne s'agit donc pas ici d'apporter des réponses claires, précises et rigides aux défis méthodologiques que pose l'analyse littéraire ; cela serait vain et contre-productif, tant nous partons du principe que ces derniers ne cessent de se renouveler et appellent à être éprouvés *in situ*, c'est-à-dire au contact des textes et de leur capacité à déstabiliser qui les analyse.

⁴ Gervais, Bertrand. « Les régies de la lecture littéraire. » *Tangence*, n°36, 1992, pp. 8-18.

⁵ Dufays, Jean-Louis et al. *Pour une lecture littéraire. Histoire, théories, pistes pour la classe*. 3^e ed. revue et actualisée, De Boeck, 2015.

Ouvrir l'éventail des disciplines

Drôle de paradoxe que celui du (jeune) chercheur qui s'évertue à devenir un expert en littérature, alors que la conclusion à laquelle aboutissent le plus souvent ses travaux semble être l'impossibilité de clairement délimiter son objet d'étude ! Peut-être est-ce le propre de la recherche en sciences humaines, ou de celle qui s'occupe de productions artistiques ? Ou encore, des études qui engagent à l'interprétation, c'est-à-dire à une activité essentiellement créative qui met en jeu les capacités d'adaptation et d'élaboration de celui ou de celle qui s'y prête ?

La recherche dépend sans doute moins de son objet que de l'angle à partir duquel on l'observe, on l'identifie... on l'approche. Résultant d'une intersection, un angle repose sur la rencontre de deux tracés qui à la fois le situent dans l'espace et déterminent l'amplitude de la matière qu'il couvre. Pour filer la métaphore, l'angle d'approche d'un objet d'étude découle donc de l'intersection des voies méthodologiques empruntées – pour rappel, le grec μέθοδος (*méthodos*) signifie la route qui mène au but – pour l'analyser, et de l'éventail disciplinaire qu'elles ouvrent. Ainsi, lorsque le texte se réalise au travers de différents médias, on peut par exemple se demander à quel point il préserve son identité textuelle. La transpose-t-il, l'adapte-t-il ? La littérarité se voit-elle redéfinie par la place toujours plus prépondérante que s'accapare la visualité ? Pour qui s'intéresse aux trajectoires qu'emprunte le texte à partir du moment de sa traduction, quelle position adopter à l'égard du texte traduit ? Quelle est sa part d'autonomie par rapport à l'œuvre originale et comment identifier leurs processus de circulation et de réception ? Autre exemple : comment délimiter une méthodologie pour aborder des textes dont le contenu défie déjà certaines limites conceptuelles ? Dans quelle mesure l'aspect formel du texte littéraire est-il contaminé par un sujet qui brouille les catégories ? Le texte appellera-t-il nécessairement une méthodologie qui, à son image, sera hybride ?

Nous ne devons nous contenter que d'un échantillon de questions, tant celles-ci peuvent être nombreuses, variées et en soulever d'autres. Une évidence se dessine toutefois : entreprendre un travail de recherche en sciences humaines exige de se livrer à l'exercice de la définition, celle des notions et concepts mobilisés et des théories dont ils sont issus, celle de la méthodologie adoptée, de l'objet d'étude et du corpus sélectionné, des ambitions retenues. À mesure que cet effort se poursuit, « définir » prend de moins en moins les traits d'une « détermination précise et concrète des caractères distinctifs d'un être », que ceux d'une « détermination des limites d'un objet »⁶, qu'il s'agisse de la recherche elle-même ou de ce sur quoi elle porte. En effet, où commence et où finit la littérature ? Se poser la question, c'est accepter que celle-ci se décline, tout en se précisant, en une multitude de questions et de sous-questions disciplinaires.

La limite, plus qu'une idée à la mode, se révèle donc également un concept opérant : elle semble constituer un moteur voire une motivation à l'évolution conceptuelle non seulement de la notion de littérature, mais aussi de la façon de la penser, de la lire, de l'analyser... et vice versa, dans la mesure où il apparaît que ce sont bien ces diverses façons de la lire qui amènent la conception de la littérature à

⁶ Définitions issues du Trésor de la Langue française informatisé.

évoluer. À ne se pencher que sur le dernier siècle de théorie littéraire occidentale, il ressort que les études passent de la foi en le potentiel fédérateur d'une définition flottante de la littérarité, dont Marghescou parle comme d'une « intuition [qui] apparaît comme une évidence incontestable qui n'a pas besoin d'être explicitée et fondée théoriquement »⁷ à une définition beaucoup plus contextuelle qui se contente moins de dire ce qu'est la littérature que de la *reconnaître* au travers de ses productions. Le champ de la *World Literature* l'a bien compris et tire profit de cette nécessité à poser un geste définitoire pour aborder ses corpus en constante mutation. David Damrosch explique ainsi que :

A work enters into world literature by a double process: first, by being read *as* literature; second, by circulating out into a broader world beyond its linguistic and cultural point of origin. A given work can enter into world literature and then fall out of it again if it shifts beyond a threshold point along either axis, the literary or the worldly.⁸

La critique joue donc un rôle décisif : l'objet littéraire n'existe que parce que la critique lui reconnaît une existence, à la fois empirique (ce qui lui permet d'être étudié) et conceptuelle, puisque n'est littéraire que ce qui est reconnu comme tel. La doxa critique passe ainsi de considérations plus « textuelles », poétiques et immanentes à des critères externes, sociologiques et institutionnels pour penser le fait littéraire. Il importe cependant de ne pas réduire ce constat à des positions de principe qui situeraient la critique d'un côté ou de l'autre. En effet, la confrontation aux textes, surtout à l'heure où il est attendu de la critique qu'elle apporte un éclairage à la fois original et tributaire des modèles théoriques qui lui ont permis d'émerger, montre que leur analyse nécessite de plus en plus d'en éprouver les limites, notamment en combinant les approches ou en les sortant des sentiers battus.

Partant, il est difficile pour le chercheur d'ignorer, ne serait-ce qu'en partie et parce qu'il est conscient de leurs limites, les bases posées par la narratologie classique, celle des formalistes russes, dont Victor Chklovski (1893-1993), consolidées ensuite par les travaux ayant fait date de Kate Hamburger (1896-1992), de Tzvetan Todorov (1939-2017), de Julien Greimas (1917-1992) ou encore de Gérard Genette (1930-2018). L'appareillage méthodologique qu'ils ont mis au jour continue d'être opératoire, quitte à ce qu'il soit reversé dans un ensemble théorique plus vaste et contemporain, ce qu'aura pris en charge, notamment, la tradition « postclassique » portée par des théoriciens tels que Monika Fludernik (1957) et David Herman (1962) et rendue opératoire par Raphaël Baroni (1970), qui « plaide pour un désenclavement de la littérature, dont la valeur ne pourra s'apprécier que dans la mesure où elle sera mise en dialogue avec d'autres genres de discours, d'autres médias et, surtout, d'autres formes de rapport au monde »⁹. À cette *base*, il convient à n'en pas douter d'ajouter des contributions qui, peu à peu, désenclavent le texte de sa propre forme : celles de Julia Kristeva (1941), de Harold Bloom (1930-2019) et de Michel Riffaterre (1924) au champ de l'intertextualité (le texte résonne

⁷ Marghescou, Mircea. *Le Concept de littérarité. Critique de la métalittérature* [1974]. Kimé, 2009, p. 19.

⁸ Damrosch, David. *What Is World Literature?* Princeton University Press, 2003, p. 6.

⁹ Baroni, Raphaël. *Les Rouages de l'intrigue. Les outils de la narratologie postclassique pour l'analyse des textes littéraires*. Slatkine Érudition, 2017, p. 22.

avec d'autres textes), celles de J. L. Austin (1911-1960) et de John Searle (1932) à la théorie des actes de langage (le texte agit selon un contexte d'énonciation et de réception), le tour de vis opéré par H. R. Jauss (1921-1997), Wolfgang Iser (1926-2007) et l'école de Constance vers l'esthétique de la réception (le texte s'inscrit dans une série de contingences qui conditionnent sa réception), ainsi que le vaste répertoire des études sociologiques, annoncées par le marxiste Georg Lukács (1885-1971) et dont les plus populaires sont probablement les bourdieusiennes (1930-2002) et les goldmanniennes (1913-1970) (le texte reflète et agit sur la société qui le voit émerger). Parler de *base* désigne en l'occurrence la façon dont ces théories et les méthodes qu'elles appellent ont percolé dans les démarches analytiques : sans en être particulièrement un expert, le chercheur ou la chercheuse en littérature en a à tout le moins l'intuition.

Lorsque le fondateur du Cercle linguistique de Moscou et de l'Opoïaz Roman Jakobson (1896-1982) énonce en 1919 le concept de « *literaturnost* », traduit en français par « littérarité », il ouvre la voie à plus d'un siècle de débats portant sur les limites qu'impose un concept ne cachant point ses accointances formalistes. Proche de ce que Jakobson nomme par ailleurs la « fonction poétique » du langage, la littérarité désignerait selon lui les propriétés internes d'un texte, sa forme et sa structure, qui lui garantissent d'être littéraires. Outre le caractère tautologique de la définition, le formaliste précise plus tard, dans *Questions de poétique*¹⁰, que la littérarité est majoritairement analysable au moyen d'outils empruntés à la linguistique. Si le concept a bien le mérite de recentrer l'attention sur le texte et sa fabrique, elle soustrait au garant de la « spécificité du texte littéraire » sa dimension précisément littéraire, puisqu'elle nécessite pour être étudiée d'en passer par la linguistique, ce à quoi Stanley Fish et le « *reader-response criticism* » répondent déjà que le fait littéraire est davantage à étudier dans la relation à sa réception et au lecteur, pavant la voie pour la diversité des *studies* ayant vu le jour depuis¹¹.

Dès l'entame des réflexions modernes sur l'essence de l'objet littéraire, il a donc été question d'élargir l'angle d'approche. Alors qu'il réfléchit au concept de « littérarité » et à son évolution (toujours dans les textes de Jakobson, mais aussi sous la plume de Todorov¹² et de Marghescou¹³), Thomas Aron constate que la fragilité de l'assise épistémologique du concept se trouve au fondement de nombreux questionnements, que le temps a vu se complexifier à mesure que l'objet lui-même évoluait :

C'est, en partie du moins, parce que les réponses à ces questions sont loin de faire l'unanimité que l'étude du texte littéraire se disperse aujourd'hui en de nombreuses disciplines : poétique, sémiotique (laquelle peut se spécifier en sémiotique littéraire, textuelle, poétique, narrative, etc.), analyse du discours, narratologie, sémantique discursive, sociocritique, etc., sans oublier la stylistique et la rhétorique [...].¹⁴

¹⁰ Jakobson, Roman. *Questions de poétique*. Éditions du Seuil, 1973, p. 222.

¹¹ Fish, Stanley. *Is There a Text in This Class?* Harvard University Press, 1998, pp. 303-321.

¹² Todorov, Tzvetan. *Théorie de la littérature*. Éditions du Seuil, 1965.

¹³ Marghescou, Mircea. *Le Concept de littérarité. Critique de la métalittérature* [1974]. Kimé, 2009. Déjà référencé plus haut.

¹⁴ Aron, Thomas. *Littérature et littérarité. Un essai de mise au point*. Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Besançon, n°292), 1984, p. 11.

Datant de près de quarante ans, ces propos sont bien entendu à mettre à jour : en réponse à la complexification incessante des coordonnées qui rendent possible une approche du réel, la multiplication des disciplines (de tout ordre) s'accompagne d'une multiplication encore plus impressionnante de combinaisons censées apporter un éclairage neuf ou singulier sur une matière. La littérature n'est pas en reste : son étude et son enseignement, avant-même que n'intervienne la notion de littérarité, n'était envisageable qu'en la resituant au sein de l'Histoire, comme si elle ne pouvait faire l'économie de cette discipline, même lorsqu'elle n'en était pas encore tout à fait une – il suffit, pour s'en convaincre, de consulter le *De la littérature* (1800) (et dans une moindre mesure *De l'Allemagne* [1810]) de Germaine de Staël. S'il est évident que le cadrage historique (chronologique mais aussi politique, social et culturel) reste un incontournable des études littéraires, il sert de plus en plus souvent de porte d'entrée pour explorer d'autres approches. Plus avant, le croisement disciplinaire peut emprunter des voies pour le moins inattendues, en témoigne par exemple l'article d'Arnaud Rykner consacré au dispositif quantique observable dans les textes de Marguerite Duras¹⁵, le projet interdisciplinaire que mène l'Université de Sherbrooke, qui confronte mathématiques et littérature dans une visée pédagogique¹⁶, ou encore l'article de Maria de Jesus Cabral, qui réfléchit à la situation particulière de la littérature, lorsqu'elle est envisagée « au confluent des disciplines »¹⁷, en l'occurrence celles qui relèvent de la médecine. Qu'elle recourt à la notion de « confluent » s'avère tout à fait emblématique d'une approche qui favorise la convergence de différentes disciplines au point d'en brouiller les limites ou, en tout cas, de les assouplir. Cela l'amène à discuter des différentes modalités qui autorisent ce dialogue (la co-, pluri- ou multidisciplinarité, la transdisciplinarité, etc.) et à retenir celle de l'interdisciplinarité, qui vise une « approche intégrée »¹⁸ à même d'enclencher une « mise en relation d'au moins deux disciplines, en vue d'élaborer une représentation originale d'une notion, d'une situation, d'une problématique »¹⁹.

Cette « approche intégrée », là où les autres s'apparenteraient davantage à de simples juxtapositions, a pour principal effet d'enrichir un champ disciplinaire donné des apports d'autres disciplines avec lesquelles il est mis en contact. Il n'en demeure pas moins que l'interdisciplinarité – elle l'indique clairement – se situe *entre* les disciplines, alors qu'une approche transdisciplinaire entend traverser les disciplines, se situer au-delà de leurs limites et apposer à la démarche scientifique le même décloisonnement qu'elle observe dans les réalités qu'elle étudie. Dans les deux cas, leur mise en pratique requiert du scientifique une aptitude à les étrenner et à les éprouver sur le terrain plutôt que dans un auditoire : la créativité, en l'occurrence méthodologique, ne se limite alors plus à la détermination d'un angle d'approche

¹⁵ Rykner, Arnaud. « L'univers quantique de Marguerite Duras et la critique des dispositifs », in : Ahlstedt, Eva et Catherine Bouthors-Paillart (dir.). *Marguerite Duras et la pensée contemporaine*. Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008, pp. 181-193.

¹⁶ <https://www.usherbrooke.ca/litt-et-maths/>. Il est à noter que, parmi les cursus universitaires soucieux de développer une méthodologie de l'interdisciplinarité aussi bien dans leur enseignement que dans leur recherche, ceux logés dans les universités québécoises s'illustrent par la quantité de leurs propositions et publications.

¹⁷ De Jesus Cabral, Maria. « La littérature au confluent des disciplines. L'exemple des rapports avec la médecine. » *Cadernos de literatura comparada*, n°37, « Interdisciplinaridades », 2017, pp. 11-35.

¹⁸ Clary, Maryse et Pierre Giolitto. *Profession enseignant - éduquer à l'environnement*. Hachette, 1994.

¹⁹ Fourez, Gérard et al. *Approches didactiques de l'interdisciplinarité*. De Boeck Université, 2002.

idéal, mais s'attèle à l'agencement des angles (car plus de deux voies sont désormais explorées) les plus opportuns et adéquats pour saisir au mieux, c'est-à-dire avec précision, profondeur, nuance et justesse, le texte qui se livre à l'analyse.

L'intuition du chercheur, sa connaissance (même approximative) des critiques fondamentales susmentionnées, lui servent le plus souvent de clé d'entrée, de balise pour mieux orienter sa lecture, non seulement celle du texte littéraire, mais également celle des ressources critiques qu'il faudra mettre à profit. Parmi ces ressources : la pléthore d'études ou, pour reprendre l'équivalent plus significatif du *boom* qu'elles connaissent, de *studies*, qui autorisent le déploiement de pensées plus inclusives et en phase avec des réalités contemporaines. Ces *studies* répercutent le diagnostic postmoderne qu'énonça Jean-François Lyotard, celui de la fin des Grands Récits unificateurs (et aveuglants), au profit d'une coexistence plus ou moins harmonieuse entre des « collectivités sociales à l'état d'une masse composées d'atomes individuels »²⁰. Édifiées en champs disciplinaires à part entière, irréductible à la désignation trop englobante des *Cultural studies*, ces travaux complexifient la démarche analytique par la réévaluation à laquelle ils soumettent l'habitus académique et les balises théoriques qu'il a entérinées : sans les disqualifier, ces balises se trouvent remises en question, amendées, étoffées par l'investissement de démarches, de points de vue, de ressources et, plus globalement, de réflexes intellectuels plus en phase avec l'extension du corpus littéraire. Ainsi, souvent de façon engagée, ces études s'attèlent aux réalités décoloniales et/ou postcoloniales, investissent la question du genre, prolongent les travaux de la *French Theory*, questionnent l'exceptionnalisme humain via les *Animal studies* ou encore les *Posthuman studies*, mettent au jour des démarches éco-poétiques, postulent la nécessité des « *Disability studies* » et, plus généralement, sortent le texte de sa textualité (aussi en le confrontant aux apports des *Visual studies*) pour le confronter aux réalités auxquelles il réagit, d'une façon ou d'une autre. Cette mise en tension du texte et à plus forte raison du littéraire dans d'autres contextes que le sien propre, invite à repenser la définition de ce qui fait son essence.

Tracer son chemin dans un *no man's land*

Il devient alors possible de dégager deux axes au moyen desquels penser l'articulation du littéraire, de la méthode analytique et de l'expérience des limites. **Le premier axe – « Éprouver les limites de la littérarité »** – regroupe les contributions qui mettent au jour la façon dont les textes étudiés s'écartent d'une vision trop rigide de littérature et amènent par conséquent à réévaluer la notion de littérarité. Il s'agit donc d'articles qui envisagent les œuvres dans leur singularité, c'est-à-dire dans leur capacité à relever du littéraire tout en l'élargissant. Partant, l'option théorique et méthodologique des chercheurs doit s'adapter au texte et suivre la voie que ce dernier indique.

Les articles de Maxime Deblander et de Manon Houtard interrogent les défis méthodologiques que pose l'élargissement de la notion d'œuvre. Le premier prend

²⁰ Lyotard, Jean-François. *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Éditions de Minuit, 1979, p. 31.

le parti de soumettre à l'analyse la mythologie critique qui s'est constituée autour d'Arthur Rimbaud pour mieux saisir le geste rupteur du poète à l'aune d'une trajectoire plus large, quitte à revoir la posture à laquelle la tradition l'a rattaché. La seconde s'intéresse à l'activité des groupes surréalistes en Belgique, une activité qui par principe refuse l'étiquetage et qui sort souvent de ce que les textes renferment et dont l'ambition d'agir sur l'esprit et sur la vie forcent à poser la question de ce qui rejoint ou non la démarche littéraire et/ou poétique du surréalisme et, à plus forte raison, ce qui doit ou non faire l'objet d'une analyse.

La contribution de Pauline Basso aborde le cas particulier de *La Grande armoire* (2016) de Michel Butor, un livre composé d'écrits et de photographies revenant sur une grande armoire bien réelle, dans laquelle l'écrivain a accumulé le nombreux objets, souvenirs et témoignages de ses diverses activités tout au long de sa vie. En plus d'inscrire ces objets dans une démarche à la fois mais jamais tout à fait littéraire et muséale, artistique, le livre invite à lire l'armoire comme un objet littéraire à part entière, amenant qui l'analyse à redéfinir ou décroquer les cadres conceptuels qui permettent de l'approcher. De la même manière quoique sur une toute autre tonalité, Thomas Dedieu exporte la littérarité au-delà de la matière textuelle. Il travaille sur un corpus de jeux vidéo qui mettent en scène la Shoah et les enjeux de sa mémoire. Son article montre en quoi l'appareillage méthodologique emprunté aux études littéraires permet d'analyser les dispositifs narratifs, diégétiques et représentationnels à l'œuvre dans ces productions vidéoludiques, la façon dont elles mobilisent autant qu'elles s'adressent à l'imaginaire. Chez Vera Höltschi aussi la matière textuelle se situe au-delà de la littérarité. Le défi méthodologique se trouve cette fois-ci à hauteur de l'exploration de la limite entre langage verbal et langage corporel tel qu'il se trouve mis en ballet par des adaptations du *Faust* de Johann Wolfgang von Goethe. En effet, comment l'hypotexte se trouve-t-il transformé par les mouvements des corps mis en scène ?

Le deuxième axe – « Des textes qui repoussent les limites de l'expression » – regroupe les contributions qui s'arrêtent sur des textes dont la matière, directement en prise avec la complexité de leur contexte d'émergence, s'adapte et de ce fait renouvelle les coordonnées aussi bien thématiques que poétiques de son expression. Explorant de nouvelles terres sans pour autant quitter celles de la textualité, ces œuvres appellent à élargir le spectre des méthodes qui autorisent leur approche.

Dans sa contribution, Asseline Sel défie les risques bien connus de l'anachronisme en étudiant les manières dont, et dans quelle mesure, les concepts méthodologiques de nation et de nationalisme peuvent (ou ne peuvent pas) être appliqués à l'œuvre Shakespearienne, en prenant comme objet d'étude plus précis *Henry V* (1599), une pièce de théâtre se prêtant bien à l'étude de ces concepts au vu des assertions identitaires et culturelles qu'elle contient.

Laure Kazmierczak approche l'œuvre littéraire par le regard d'une traductrice et s'interroge sur les difficultés que pose cet exercice lorsqu'il est confronté à des textes qui situent leur signification au-delà ou en-deçà du communicable. Il en va ainsi des textes symbolistes, notamment ceux de Maurice Maeterlinck.

Adrien Chiroux s'intéresse aux fictions prenant acte de la redéfinition du sujet à laquelle conduit le *Zeitgeist* hérité entre autres des théories psychanalytiques de Freud et de Jung. L'exploration de l'appareillage méthodologique généralement mobilisé pour interroger le pacte qui lie un auteur à son narrateur l'amène à postuler la nécessité de repenser les catégories relatives aux écritures de soi.

Claire Lozier explore les limites méthodologiques posées par l'analyse du motif de l'insularité chez Houellebecq. Son approche intégrée convoque conjointement trois champs en dialogue constant : la géographie, la trope littéraire et la sociologie. Barbara Fraipont, quant à elle, opte pour une approche zoopoétique pour investiguer les frontières poreuses entre l'humain, l'animal et la nature dans le roman *De neuwe rivier* (2020) de Eva Meijer. Face à une littérature invitant à repenser les rapports entre les différentes composantes du vivant, toutes deux optent pour des approches résolument transdisciplinaires. Il en va de même pour Amaury Dehoux, dont le corpus d'œuvres contemporaines questionne les limites ontologiques de l'humain. *Moi, Tituba sorcière...* (1986) de Maryse Condé et *La Possibilité d'une île* (2005) de Michel Houellebecq sont deux romans qui abordent respectivement la figure de la sorcière animiste et celle du posthumain. Dans son article, Dehoux montre dans quelle mesure ces deux œuvres déplacent également les limites du roman contemporain en procédant au décloisonnement de la forme biographique à laquelle le roman est habituellement associé.

C'est à Jean Starobinski que nous laissons à la fois le mot de la fin et celui qui lance les analyses. Ses propos et les nôtres se rejoignent sensiblement, alors qu'il réfléchit au métier de chercheur dans un extrait certes long, mais dont chaque ligne ouvre et affine sa pensée à la fois :

Entre les anciennes disciplines (jugées trop timorées) et les projets méthodologiques novateurs qui promettent d'accroître la rigueur du langage interprétatif, il y a néanmoins tout un *no man's land*. On peut mettre à profit cet espace, car il faut faire une place à une inquiétude et à une hésitation. Inquiétude précieuse, car, à moins d'accepter d'emblée l'apaisement de quelque nouvelle « école », la critique a toutes les raisons de s'interroger sur ses propres fins, et sur ses usages légitimes. Elle ne doit pas s'excepter elle-même dans l'exercice de la remise en cause, qui lui appartient fondamentalement. Avant toute généralisation d'un savoir transmissible, l'écrivain qui a opté pour la critique doit avoir fait connaissance avec le monde de la particularité : s'être attaché à des œuvres singulières, s'y perdre même, s'en détacher, y retourner. Passer d'un art à l'autre, confronter livres, tableaux, cinéma, opéra, au gré de l'attrait qu'il éprouve. Jeter davantage qu'un simple coup d'œil sur tout ce qui aujourd'hui comme en tout temps ne fait pas partie du monde de la culture. Vagabonder sans but, en attendant que mûrisse une visée à laquelle il (ou elle) n'aura plus envie de renoncer.²¹

La limite constituerait alors ce *no man's land* dans lequel beaucoup de monde circule et « vagabonde » pourtant, cet espace qui concerne aussi bien le texte littéraire en quête de (ou en proie au) renouvellement que la démarche scientifique forcée à

²¹ Starobinski, Jean. *L'œil vivant II. La Relation critique*. Gallimard, 2001, pp. 32-33.

INTRODUCTION

adapter ses outils. C'est à tâtons qu'il faut avancer, tout comme c'est par étape qu'il faut expérimenter : se laisser guider par le texte et ne pas craindre de ne pas connaître à l'avance les détours vers lesquels il mènera l'analyse (à rebours de certains paradigmes de sélection académique, qui évaluent les dossiers sur la promesse de résultats prétendument connus avant même que les recherches n'aient débuté). Les contributions de ce dossier révèlent qu'expérimenter revient ainsi, aussi, à se montrer créatif, mais pas forcément tel que l'entend d'Yves Landerouin dans *La Critique créative*²², qui invite à refaçonner la critique scientifique à l'image d'une œuvre d'art, d'une forme de fiction sur la fiction. Il s'agit plutôt d'énoncer, de rappeler la foi en l'expression subjective du chercheur qui, tout objectivée soit-elle par la rigueur analytique et la mobilisation *ad hoc* de ressources théoriques et méthodologiques, trouve un lieu d'énonciation dans sa façon d'approcher les textes, de les lire de façon littéraire, quitte à ce que le littéraire n'aille plus de soi.

Maxime THIRY (UCLouvain)

Lena CRUCITTI (USL-B)

Besa HASHANI (UCLouvain, KU Leuven)

Matthieu SERGIER (USL-B)

²² Landerouin, Yves. *La Critique créative. Une autre façon de commenter les œuvres*. Honoré Champion, 2016.